Défendre l'historicité de Jésus et la fiabilité du Nouveau Testament

Manuel argumentatif — Édition revue, renforcée et simplifiée

par Christian Lisangola

Avril 2026 — révision de juillet 2026

Préface

Ce manuel a une vocation précise : permettre de soutenir avec rigueur, dans la discussion publique comme dans le débat privé, deux propositions distinctes mais liées.

La première : Jésus de Nazareth a réellement existé en tant que personnage historique du I^{er} siècle. Nier ce fait revient à abandonner la méthode historique au profit d'un parti pris idéologique.

La seconde : les écrits du Nouveau Testament constituent une source documentaire d'une richesse exceptionnelle pour l'Antiquité. Leur fiabilité comme témoignage historique peut être défendue par les mêmes critères que ceux appliqués à n'importe quel autre corpus antique.

Cette édition révisée poursuit trois objectifs. D'abord, **simplifier la lecture** : chaque partie s'ouvre sur un encadré « En bref » qui en donne l'essentiel en quelques secondes, les phrases sont plus courtes, et chaque argument tient en une idée par paragraphe. Ensuite, **renforcer les arguments** : des éléments nouveaux ont été intégrés (le credo primitif de 1 Corinthiens 15, la statistique des noms palestiniens, les coïncidences non préméditées, l'argument des faits minimaux, les travaux récents sur Josèphe). Enfin, **blinder l'ensemble** : les quelques points de l'édition précédente qu'un contradicteur averti aurait pu retourner ont été reformulés avec précision. Un argument légèrement surévalué est une porte ouverte ; un argument exactement calibré est inattaquable. La force d'un manuel d'apologétique ne se mesure pas à l'audace de ses affirmations, mais à l'impossibilité de les renverser.

Une distinction structure tout l'ouvrage. Elle mérite d'être posée d'emblée.

Le fait historique, d'une part : Jésus a vécu en Palestine au I^{er} siècle, il a prêché, il a eu des disciples, il a été crucifié sous Ponce Pilate, et ses disciples, après sa mort, ont fondé un mouvement qui a transformé l'histoire du monde. Ces énoncés relèvent de l'histoire. La méthode historique permet de les établir avec un niveau de probabilité comparable, voire supérieur, à celui qu'on accorde à la plupart des figures de l'Antiquité.

L'interprétation théologique, d'autre part : Jésus était-il Fils de Dieu ? Les miracles rapportés dans les Évangiles sont-ils des événements surnaturels réels ? La résurrection est-elle un événement historique vérifiable ou une expérience spirituelle reformulée par la communauté primitive ? Ces questions relèvent de la philosophie et de la théologie. Elles

sont légitimes, anciennes, respectables, et n'admettent pas de réponse définitive par la seule méthode historique.

La force de la position défendue ici tient à un principe simple : refuser absolument que ces deux registres soient confondus. Un contradicteur qui conteste l'existence historique de Jésus se trompe de terrain ; il faut alors le ramener à la méthode historique, où sa position est intenable. Un contradicteur qui conteste l'interprétation théologique soulève une question légitime ; il faut reconnaître ce débat sans concéder pour autant le terrain historique. Ces deux scepticismes ne se valent pas et ne procèdent pas des mêmes critères.

> **La phrase de pivotement à mémoriser : « La divinité de Jésus est une question philosophique ouverte. Son existence historique, sa crucifixion sous Pilate, l'émergence rapide d'un mouvement de disciples affirmant sa résurrection, sont en revanche des faits acquis, au même titre que l'existence de César ou de Socrate. »**

Ce manuel est le fruit d'un travail personnel de recherche et de réflexion. La position défendue ici n'est ni celle d'une apologétique aveugle, ni celle d'un scepticisme de circonstance. Elle se veut historiquement rigoureuse, philosophiquement honnête, et ouverte à la contradiction loyale. L'auteur la propose à ceux qui voudront la mettre à l'épreuve, la prolonger, ou la combattre, dans l'esprit d'un débat tenu sur le terrain des faits et de la méthode.

Christian Lisangola

L'essentiel en une page

Si vous ne devez lire qu'une page avant un débat, lisez celle-ci.

1. **Distinguer deux registres.** Le fait historique (Jésus a existé, a été crucifié) relève de l'histoire. L'interprétation (Jésus est Dieu, est ressuscité) relève de la philosophie et de la foi. Ne jamais laisser un contradicteur confondre les deux.
2. **Le double standard.** Les critères qui feraient douter de Jésus feraient disparaître Socrate, Alexandre, César et Platon. Personne ne les applique ailleurs. Les appliquer uniquement à Jésus n'est pas de la rigueur, c'est un biais.
3. **Les sources non chrétiennes.** Tacite, Josèphe, Pline le Jeune, Suétone, Mara bar Sérapion, le Talmud : cinq à sept sources extérieures, souvent hostiles, dans les cent ans qui suivent la crucifixion. Aucune figure comparable de l'Antiquité ne fait mieux.
4. **Le credo de 1 Corinthiens 15.** Une formule de foi datée par les spécialistes, croyants comme athées, de deux à cinq ans après la crucifixion. C'est le document le plus précoce de toute l'histoire du christianisme, et l'un des plus précoces de toute l'Antiquité par rapport aux faits qu'il rapporte.
5. **La masse documentaire.** Environ 5 700 manuscrits grecs du Nouveau Testament, des copies à quelques décennies de la rédaction. Platon : copie complète la plus ancienne à 1 250 ans. Cette masse garantit que le texte nous est parvenu fidèlement.
6. **Les marques du témoignage.** Critère de l'embarras, statistique des noms palestiniens, coïncidences non préméditées, précision archéologique : les Évangiles portent les empreintes caractéristiques de récits ancrés dans la mémoire de témoins.
7. **Les faits minimaux.** Même les historiens sceptiques concèdent : mort par crucifixion, expériences des disciples vécues comme des apparitions, conversion de Paul, conversion de Jacques, tombeau trouvé vide selon la majorité des spécialistes. Toute explication doit rendre compte de *tous* ces faits.
8. **Personne n'est neutre.** Hume, Popper : la certitude absolue n'existe nulle part. Eliade, Berger, Bourdieu, Foucault : le scepticisme est aussi socialement situé que la foi. Exiger pour Jésus un standard qu'on n'exige nulle part ailleurs est une posture, pas une méthode.
9. **La singularité comparative.** Aucun autre fondateur religieux ne cumule : documentation précoce robuste, revendication personnelle d'identité divine, prédiction de sa résurrection et de son retour, premier cercle de témoins morts sans rétractation.

> **La question à retourner au sceptique : « Quel critère prouve, selon vous, qu'une personne a existé dans l'Antiquité ? Énoncez-le, puis appliquons-le à Socrate, à César, à Platon, à Jésus. Voyons qui résiste et qui tombe. »**

Sommaire

Partie I — Essai argumentatif

Le problème du double standard · Les sources non chrétiennes · Le Nouveau Testament comme source historique · Le témoignage des premiers témoins · Le critère de l'embarras · L'argument du martyre, version blindée

Partie II — Le socle épistémologique

La question préalable · Les sept critères de l'historiographie · Le cas Platon · Sur la nature de la confiance historique

Partie III — L'argument des faits minimaux

La méthode · Les faits concédés · Les explications naturalistes à l'épreuve

Partie IV — L'argument philosophique et anthropologique

La rigueur absolue n'existe pas · Tout le monde croit · La condition initiale détermine la croyance · La neutralité comme mythe

Partie V — Objections et réponses, y compris les meilleures objections

Partie VI — Jésus comparé aux autres fondateurs religieux

Partie VII — Fiches synthétiques et citations à mémoriser

Partie I — Essai argumentatif

> **En bref.** Jésus est mieux documenté que la quasi-totalité des figures de l'Antiquité. Les sceptiques qui en doutent appliquent à Jésus des critères qu'ils n'appliquent à personne d'autre. Cette partie établit les faits : le double standard, les sources extérieures, puis la valeur documentaire du Nouveau Testament lui-même.

Le problème du double standard

Lorsqu'un sceptique exige pour Jésus un niveau de preuve qu'il n'exige pour aucune autre figure de l'Antiquité, il ne fait pas de l'histoire ; il fait de la philosophie déguisée en méthode historique. La démonstration en est aisée.

Socrate (470–399 av. J.-C.) n'a jamais rien écrit. Tout ce que la postérité a retenu de lui vient de trois auteurs : Platon, son disciple ; Xénophon, son disciple également ; et Aristophane, contemporain hostile qui le caricaturait dans ses comédies. Aucun document contemporain neutre ne nous est parvenu. Et pourtant, personne ne doute sérieusement qu'il ait existé.

Alexandre le Grand (356–323 av. J.-C.) : les biographies principales qui nous sont parvenues entières, celles d'Arrien et de Plutarque, ont été écrites environ 400 ans après sa mort. Aucun historien sérieux ne s'en sert pour suggérer qu'Alexandre serait une invention.

Jules César : ses *Commentaires sur la guerre des Gaules* nous sont parvenus dans une dizaine de manuscrits médiévaux, dont le plus ancien date d'environ neuf siècles après la rédaction.

Tibère, l'empereur sous le règne duquel Jésus a été crucifié, est principalement connu par les *Annales* de Tacite et les *Vies des douze Césars* de Suétone, écrites 80 à 100 ans après les faits. Nul ne suggère qu'un mouvement militant aurait construit Tibère a posteriori.

Platon lui-même, dont les textes structurent la philosophie occidentale depuis vingt-cinq siècles, pose un problème singulier qui sera examiné en détail plus loin : les plus anciens manuscrits complets de son œuvre datent d'environ 895 apr. J.-C., soit près de 1 250 ans après sa mort. Entre les deux : des chaînes de copistes, des citations indirectes, une tradition d'attribution. Et pourtant, aucun département de philosophie au monde ne remet en cause l'attribution.

La question à poser, dans ces conditions, est directe : pourquoi les standards appliqués à Jésus sont-ils systématiquement plus sévères que ceux qu'on applique à ces figures ? Soit on applique la même rigueur à tous, et Jésus passe le test haut la main ; soit on applique une rigueur particulière à Jésus, et il faut alors reconnaître que l'opération relève moins de l'histoire que d'une posture idéologique.

Les sources non chrétiennes

L'argument le plus difficile à contourner en faveur de l'existence historique de Jésus n'est pas chrétien. Il vient de sources extérieures, souvent hostiles, qui n'avaient strictement aucun intérêt à corroborer le christianisme. Pour chaque source, la solidité est indiquée

honnêtement : un débatteur qui connaît les limites de ses propres pièces ne peut pas être pris en défaut.

Tacite, vers 116 apr. J.-C. — solidité : très forte

Tacite est l'un des plus grands historiens romains : sénateur consulaire, rigoureux, méprisant la superstition. Dans les *Annales* (15.44), en racontant l'incendie de Rome de 64 et la persécution des chrétiens par Néron, il indique que le fondateur de cette secte, « Christus », a été exécuté sous Ponce Pilate durant le règne de Tibère.

La portée de ce témoignage tient à son hostilité même. Tacite qualifie le christianisme de « superstition pernicieuse ». Il méprise les chrétiens et n'a aucune raison de leur faire un cadeau. S'il confirme l'existence d'un Jésus crucifié sous Pilate, c'est parce qu'il s'agissait d'un fait connu. Le consensus des spécialistes, y compris non chrétiens, tient cette référence pour authentique ; seuls quelques auteurs mythicistes (Richard Carrier notamment) la contestent, et leur position reste marginale dans la communauté académique.

Flavius Josèphe, vers 93–94 apr. J.-C. — solidité : très forte

Josèphe est un historien juif, non chrétien. Deux passages sont en jeu.

Le premier, dans les *Antiquités judaïques* (20.9.1), mentionne la lapidation de « Jacques, le frère de Jésus qu'on appelait Christ ». La formule « qu'on appelait Christ » est distanciée, presque sceptique : un interpolateur chrétien n'aurait jamais écrit cela ; il aurait écrit « le frère du Seigneur ». Cette mention fait l'objet d'un consensus quasi unanime chez les historiens, y compris les plus critiques.

Le second, plus long, est le *Testimonium Flavianum* (*Antiquités* 18.3.3), dont la version qui nous est parvenue a manifestement été retouchée par des copistes chrétiens. Le consensus contemporain, à une majorité écrasante, considère qu'un noyau authentique préexistait à ces retouches : Jésus, maître sage, crucifié sous Pilate, avec des disciples. Ce consensus vient d'être considérablement renforcé : en 2025, T. C. Schmidt a publié chez Oxford University Press (*Josephus and Jesus*, en accès libre) une analyse stylométrique montrant que le passage correspond étroitement au style de Josèphe, et que les lecteurs chrétiens anciens le percevaient comme banal, voire légèrement négatif — ce qui est incompréhensible s'il avait été forgé par un chrétien. La position mythiciste sur Josèphe est aujourd'hui plus isolée que jamais.

Pline le Jeune, vers 112 apr. J.-C. — solidité : forte

Gouverneur romain en Bithynie, Pline écrit à l'empereur Trajan pour lui demander comment traiter les chrétiens (*Lettres* 10.96). Il décrit leurs pratiques : ils se réunissent avant l'aube et « chantent un hymne au Christ comme à un dieu ». Source extérieure, précoce, hostile, attestant une communauté organisée et adoratrice du Christ moins de quatre-vingts ans après la crucifixion. Pline n'atteste pas directement la vie de Jésus, mais il atteste quelque chose de précieux : à cette date, des gens ordinaires d'Asie Mineure mouraient plutôt que de renier ce Christ.

Suétone, vers 121 apr. J.-C. — solidité : moyenne

Dans la *Vie de Claude* (25.4), Suétone mentionne des troubles à Rome « à l'instigation de Chrestus ». Malgré une graphie confuse, il s'agit probablement d'une référence à des conflits dans la communauté juive romaine autour de la figure du Christ. Ce passage

atteste au minimum que dans les années 40, la figure du Christ agitait déjà Rome. À utiliser comme pièce d'appoint, jamais comme pièce maîtresse.

Mara bar Sérapion et le Talmud — solidité : moyenne à modeste

Mara bar Sérapion, philosophe stoïcien syrien (fin du I^{er} ou II^{e} siècle), écrit à son fils une lettre évoquant « le roi sage » des Juifs mis à mort, dont la mort n'a apporté aucun profit à son peuple. Le Talmud babylonien (Sanhédrin 43a) contient des références hostiles à « Yeshu », pendu la veille de la Pâque. Ces traditions sont plus tardives et leur datation est discutée ; leur valeur tient à leur origine : des milieux qui n'avaient aucun intérêt à inventer Jésus, et qui ne nient jamais son existence. L'adversaire polémique conteste tout — sauf que l'homme a existé et a été exécuté.

> **Bilan : cinq à sept sources non chrétiennes émergent dans les cent ans qui suivent la crucifixion, issues de cultures différentes (romaine, juive, syrienne), majoritairement hostiles ou neutres. À titre de comparaison, Socrate ne dispose d'aucune source contemporaine indépendante de cette qualité, sans que nul ne remette son existence en cause.**

Le Nouveau Testament comme source historique

La plupart des sceptiques traitent le Nouveau Testament comme un bloc théologique unique, là où il s'agit en réalité d'une collection de vingt-sept documents distincts, écrits par des auteurs différents, dans des genres différents (lettres, récits biographiques, chroniques, apocalypse), rédigés entre environ 50 et 100 apr. J.-C. Chacun de ces textes mérite d'être évalué selon les critères qu'on appliquerait à n'importe quel texte antique. « C'est dans la Bible, donc c'est disqualifié » n'est pas un argument historique : les historiens de l'Antiquité utilisent constamment des sources partisanes (César écrivant sur ses propres conquêtes, Josèphe sur sa propre guerre), en les critiquant, jamais en les jetant.

Le credo de 1 Corinthiens 15 : le document le plus précoce

C'est l'argument de datation le plus puissant du dossier, et il mérite d'être connu avec précision.

Dans sa première lettre aux Corinthiens (vers 53–55), Paul écrit : « Je vous ai transmis avant tout ce que j'avais moi-même reçu : Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures ; il a été enseveli ; il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures ; il est apparu à Céphas, puis aux Douze… » (1 Co 15,3-7). Le vocabulaire « transmettre / recevoir » est le vocabulaire technique juif de la transmission de tradition. Paul cite donc une formule qui existait avant lui.

Quand l'a-t-il reçue ? Paul s'est converti un à trois ans après la crucifixion, et raconte lui-même (Galates 1,18-19) être monté à Jérusalem trois ans plus tard rencontrer Pierre et Jacques — les personnes mêmes que le credo cite comme témoins. La conclusion s'impose et fait l'objet d'un consensus rare : cette formule remonte à deux à cinq ans après la crucifixion, peut-être moins. Ce ne sont pas des apologistes qui le disent : Gerd Lüdemann, spécialiste athée du Nouveau Testament, date la formation de cette tradition d'au plus deux ans après la mort de Jésus ; Bart Ehrman, agnostique, la tient pour extraordinairement précoce.

> **Portée de l'argument : la proclamation de la mort, de l'ensevelissement, de la résurrection et des apparitions ne s'est pas construite sur des décennies de légende. Elle est attestée, sous forme fixée et transmissible, dans les années qui suivent immédiatement les faits, et rattachée à des témoins nommés et vivants. Aucun événement de l'Antiquité ou presque ne bénéficie d'une trace aussi rapprochée.**

La datation des documents

- **Les lettres de Paul** (1 Corinthiens, Galates, Romains, et plusieurs autres) sont datées des années 50, soit vingt à vingt-cinq ans après la crucifixion — du vivant des témoins et des adversaires.
- **Les Évangiles** sont généralement datés ainsi : Marc vers 65–70, Matthieu et Luc vers 75–85, Jean vers 90–100. Tous ont été rédigés dans le siècle de Jésus, souvent du vivant de témoins oculaires ou de leurs disciples directs. Une minorité de spécialistes défend des dates plus précoces encore (avant 70), notamment parce que les Actes s'achèvent sans mentionner la mort de Paul ni la chute de Jérusalem.
- Pour comparaison, les biographies principales d'Alexandre le Grand qui nous sont parvenues entières ont été composées environ 400 ans après sa mort. Les Évangiles, eux, sont à 35 ou 70 ans de leur sujet.

La masse documentaire — et ce qu'elle prouve exactement

Environ **5 700 manuscrits grecs** du Nouveau Testament sont répertoriés dans le catalogue officiel de Münster (INTF), auxquels s'ajoutent plus de 15 000 manuscrits en d'autres langues anciennes (latin, copte, syriaque, arménien). Pour comparaison :

- Homère, *Iliade* : environ 1 800 à 1 900 manuscrits, soit le mieux documenté des classiques après le Nouveau Testament.
- Platon : environ 210 manuscrits principaux, le plus ancien complet datant de près de 1 250 ans après sa mort.
- Tacite, *Annales* : environ 33 manuscrits, copies médiévales.
- César, *Guerre des Gaules* : environ 10 manuscrits principaux, écart de 900 ans.

Le plus ancien fragment du Nouveau Testament, le **Papyrus P52** (un fragment de l'Évangile de Jean), est daté paléographiquement du II^{e} siècle, la fourchette la plus couramment retenue étant 125–175 apr. J.-C. Même dans l'hypothèse la plus tardive, l'écart entre rédaction et plus ancienne copie conservée reste de l'ordre de quelques décennies — du jamais vu pour l'Antiquité. Plusieurs papyri substantiels (P66, P75, P45) suivent dès la fin du II^{e} et le début du III^{e} siècle.

Un point d'honnêteté, qui est aussi un point de force tactique : cette masse manuscrite ne prouve pas que le contenu des textes est *vrai*. Elle prouve autre chose, de décisif : que le texte nous est parvenu *fidèlement*. Avec des milliers de témoins textuels, chaque variante est repérable et cartographiée par la critique textuelle (Metzger, Aland) ; aucune variante significative ne modifie un enseignement central. L'objection « le texte a été modifié au fil des siècles » est ainsi précisément l'objection que la masse documentaire réfute. Faire cette distinction soi-même, avant que le contradicteur ne la fasse, c'est lui retirer sa meilleure carte.

Le témoignage des premiers témoins

Les textes du Nouveau Testament revendiquent un lien avec des témoins oculaires, et — plus important — portent des marques internes difficiles à contrefaire. Quatre lignes de preuve convergent.

Les revendications explicites

- Luc ouvre son Évangile en indiquant qu'il a enquêté auprès de ceux « qui ont été dès le commencement témoins oculaires » (Luc 1,1-4). C'est le langage d'un historien hellénistique, avec le vocabulaire technique du genre.
- Dans 1 Corinthiens 15, Paul affirme que le Christ ressuscité a été vu par plus de cinq cents personnes, « dont la plupart sont encore vivants aujourd'hui ». Écrite à des lecteurs en contact avec Jérusalem, cette précision est une invitation implicite à la vérification ; on ne formule pas une telle phrase si l'on invente, sous peine d'être démenti aussitôt.
- Le travail de Richard Bauckham (*Jesus and the Eyewitnesses*, 2006, 2e éd. 2017) soutient de manière serrée que les Évangiles encodent structurellement la mémoire de témoins nommés — les personnages nommés dans les récits (Bartimée, Simon de Cyrène « père d'Alexandre et de Rufus », Cléopas) fonctionnant comme des références de sources vivantes connues des communautés.

Note tactique : éviter de citer 2 Pierre 1,16 (« nous n'avons pas suivi des fables habilement conçues ») comme preuve de témoignage direct. La majorité des spécialistes, y compris modérés, tient 2 Pierre pour un écrit pseudépigraphe tardif. L'argument serait immédiatement retourné. Luc 1,1-4 et 1 Co 15 suffisent et sont incontestés.

La statistique des noms palestiniens

Argument récent et redoutable. Grâce au lexique de Tal Ilan, qui recense des milliers de noms juifs de Palestine antique (ossuaires, Josèphe, manuscrits du désert de Juda), on connaît la fréquence exacte des prénoms juifs du Ier siècle en Palestine — et elle diffère fortement de celle de la diaspora égyptienne ou syrienne. Simon, Joseph, Lazare, Jude, Jean dominent en Palestine ; d'autres noms dominent ailleurs.

Or la distribution des prénoms dans les Évangiles et les Actes correspond aux fréquences palestiniennes, y compris dans le détail : les noms les plus courants y reçoivent des surnoms de désambiguïsation (Simon *le Zélote*, Simon *de Cyrène*, Marie *de Magdala*), exactement comme on le fait dans une population où ces noms abondent, tandis que les noms rares n'en reçoivent pas. Un auteur tardif, écrivant hors de Palestine, après la destruction de 70, sans registres ni statistiques, n'aurait pas pu reproduire ce motif ; les évangiles apocryphes tardifs, précisément, ne le reproduisent pas. La version statistique de l'argument a fait l'objet d'un débat scientifique récent (critique de Gregor et Blais en 2024, réponse et raffinement de Van de Weghe), mais le constat central — la congruence onomastique des Évangiles avec la Palestine du Ier siècle, caractéristique des biographies historiographiques de l'époque — en sort consolidé. Présenté ainsi, l'argument tient compte de l'état réel de la recherche et reste très difficile à contrer.

Les coïncidences non préméditées

Argument classique (Paley), remis en avant par Lydia McGrew (*Hidden in Plain View*, 2017). Principe : quand deux récits indépendants s'expliquent mutuellement *sans le vouloir*, sur

des détails périphériques, la meilleure explication est qu'ils puisent dans un même événement réel. Trois exemples parmi des dizaines :

- Matthieu (14,1-2) rapporte qu'Hérode parle de Jésus « à ses serviteurs ». Détail étrange : comment l'entourage de cour d'Hérode serait-il connu des disciples ? Luc, indépendamment et sans lien avec cet épisode, mentionne parmi les femmes qui suivaient Jésus « Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode » (Luc 8,3). La source d'information apparaît — sans qu'aucun des deux textes ne fasse le rapprochement.
- Jean (6,5) rapporte que Jésus, voyant la foule, demande *à Philippe* où acheter du pain. Pourquoi Philippe, personnage secondaire ? Luc (9,10) précise, indépendamment, que la multiplication des pains eut lieu près de Bethsaïde ; et Jean (1,44) note ailleurs que Philippe *était de Bethsaïde*. On demande au disciple du coin. Aucun texte ne signale la coïncidence.
- Marc (6,39) note que la foule s'assit « sur l'herbe *verte* » — détail insolite en Palestine aride. Jean (6,4) indique, indépendamment, que la scène se passe juste avant la Pâque : au printemps, la seule saison où l'herbe est verte en Galilée.

Ces emboîtements ne se fabriquent pas. Un faussaire coordonne les grandes lignes, pas les détails invisibles ; et des légendes indépendantes ne s'ajustent pas entre elles à ce niveau de précision.

La précision contextuelle confirmée par l'archéologie

Les détails contextuels des Évangiles et des Actes (noms de gouverneurs, titres administratifs exacts, topographie, coutumes) collent à ce que l'on sait par ailleurs. L'archéologie a confirmé l'existence de Ponce Pilate (pierre de Césarée découverte en 1961, et une bague à son nom identifiée en 2018), de Caïphe (ossuaire), de la piscine de Bethesda à cinq portiques mentionnée en Jean 5, de la piscine de Siloé (Jean 9, dégagée à partir de 2004), de la synagogue de Magdala, ainsi que de nombreuses villes et pratiques évoquées dans les textes. Un mythographe tardif, écrivant loin de Palestine après la destruction de Jérusalem, aurait commis des erreurs ; les textes du Nouveau Testament n'en commettent quasiment pas.

Le critère de l'embarras

L'un des critères les plus puissants de l'historiographie consiste à examiner si un texte contient des éléments gênants pour ses auteurs. Lorsque c'est le cas, l'authenticité est probable, puisqu'aucun rédacteur rationnel n'invente des détails qui nuisent à sa cause.

- Jésus est baptisé par Jean-Baptiste, ce qui signale une infériorité hiérarchique apparente. Un inventeur aurait évité un tel détail.
- La crucifixion représente le supplice de la honte absolue dans le monde romain, et « l'arbre du maudit » dans la loi juive (Dt 21,23). Aucun propagandiste construisant un messie pour séduire Juifs ou Grecs ne l'aurait fait mourir sur une croix.
- Les premiers témoins de la résurrection sont des femmes, dont le témoignage n'avait guère de valeur juridique à l'époque. Un faussaire aurait placé en première ligne Pierre, Jacques ou Jean.
- Les apôtres sont dépeints comme lents, lâches, reniant leur maître. Pierre renie trois fois. Pourquoi présenter ainsi les fondateurs de son propre mouvement ?

- Plusieurs paroles attribuées à Jésus posent problème pour la christologie ultérieure : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? » (Mc 10,18) ; « Personne ne connaît le jour, pas même le Fils » (Mc 13,32). Ces passages, conservés malgré la gêne qu'ils provoquent, témoignent d'une transmission honnête.
- L'agonie de Jésus à Gethsémani, demandant que la coupe s'éloigne de lui, ne correspond pas à l'image héroïque qu'aurait construite un inventeur.
- La famille de Jésus le prend pour fou (Mc 3,21), détail que tout hagiographe aurait supprimé.

L'argument du martyre, version blindée

Cet argument est puissant, mais il circule souvent sous une forme exagérée (« les douze apôtres sont tous morts en martyrs ») qui offre prise à la réfutation. Voici la version exacte, calibrée sur l'étude de référence (Sean McDowell, *The Fate of the Apostles*, 2015), et elle suffit largement.

Ce que les sources établissent. Pour quatre figures du premier cercle, le martyre est attesté avec la plus haute probabilité historique : Pierre, Paul, Jacques fils de Zébédée (exécuté vers 44, Actes 12,2), et Jacques frère de Jésus (lapidé en 62, rapporté par Josèphe — source non chrétienne). Pour d'autres (Thomas, André), le martyre est plausible mais repose sur des traditions plus tardives. Pour les autres, les sources ne permettent pas de conclure.

Ce qui suffit à l'argument. Trois faits solides suffisent : premièrement, tous les apôtres ont pris et maintenu des risques mortels en proclamant publiquement la résurrection, dans la ville même de l'exécution, sous les autorités mêmes qui avaient fait exécuter leur maître. Deuxièmement, au moins quatre membres du premier cercle sont effectivement morts pour ce témoignage. Troisièmement — et c'est le point décisif — aucune source antique, chrétienne, juive ou romaine, ne rapporte qu'un seul d'entre eux se soit rétracté. Pas un.

Pourquoi c'est différent d'un martyre ordinaire. L'objection courante — « beaucoup de gens meurent pour leurs croyances, cela ne prouve rien » — est valable pour des *croyances reçues*. Un croyant sincère peut mourir pour ce qu'on lui a enseigné. Les apôtres, eux, ne mouraient pas pour une croyance reçue, mais pour un *témoignage factuel* : ce qu'ils affirmaient avoir vu eux-mêmes. Si la résurrection était une fabrication, ils le savaient. On meurt pour une conviction ; on ne meurt pas pour un mensonge qu'on a soi-même fabriqué, sans qu'aucun membre du groupe, jamais, ne craque.

Ce que l'argument prouve, exactement. Il ne constitue pas une preuve théologique de la résurrection ; un sceptique peut invoquer une expérience subjective sincère. Mais il fonctionne comme un argument historique puissant contre l'hypothèse de la *fabrication délibérée* — c'est-à-dire précisément l'hypothèse qu'il faut écarter pour contester le socle historique du christianisme primitif. La sincérité des témoins est un fait acquis ; reste à expliquer ce qui a pu produire une telle sincérité, et c'est l'objet de la Partie III.

Partie II — Le socle épistémologique

> **En bref.** Avant de débattre des preuves, il faut fixer les règles du jeu. Cette partie donne la question qui désarme tout sceptique (« quel est votre critère ? »), les sept critères réels des historiens, et le cas Platon — démonstration imparable du double standard.

La question préalable

Lorsqu'un sceptique conteste l'existence de Jésus ou la fiabilité du Nouveau Testament, la première manœuvre consiste à lui retourner une question simple : qu'est-ce qui prouve, à ses yeux, qu'une personne de l'Antiquité a existé ?

Il devra répondre. Et sa réponse révèle tout.

S'il invoque l'existence de textes parlant de la personne, le critère vaut pour Jésus, abondamment attesté par des écrits précoces. La question est tranchée.

S'il exige des écrits de contemporains, alors Socrate disparaît, lui qui n'a rien écrit et n'est connu que par ses disciples ; Alexandre devient incertain, ses biographies étant tardives ; César lui-même se fragilise.

S'il réclame des preuves archéologiques directes, il faudra qu'il explique pourquoi il accepte Platon, Aristote, Épicure ou Sénèque, dont on ne possède ni tombe, ni objet personnel, ni signature. Ces figures ne sont connues que par le témoignage écrit transmis.

La méthode historique réelle ne fonctionne pas selon un critère unique de « preuve d'existence ». Elle procède par *faisceau* de critères, et établit l'existence d'une personne avec un *degré de probabilité*, jamais avec une certitude absolue. L'historien sérieux ne dit jamais « je prouve » mais « je rends plausible au-delà du doute raisonnable ».

Les sept critères de l'historiographie

Voici les critères que les historiens utilisent réellement pour établir l'existence et les actes d'une figure antique. Leur maîtrise permet de répondre point par point à toute objection sceptique.

1. Multiplicité des sources indépendantes

Plus une figure est attestée par des sources qui ne dépendent pas les unes des autres, plus son existence est probable. Pour Jésus : cinq à sept sources non chrétiennes, et vingt-sept documents chrétiens écrits par au moins huit auteurs distincts.

2. Proximité temporelle

Plus les sources sont proches des faits, plus leur fiabilité augmente. Jésus : credo de 1 Co 15 à deux-cinq ans, lettres de Paul à vingt ans, Évangiles entre 35 et 70 ans. Alexandre : 400 ans. Platon : manuscrits complets 1 250 ans plus tard.

3. Cohérence interne

Les sources racontent-elles des choses cohérentes, sans nécessairement être identiques ? Pour Jésus, les quatre Évangiles divergent sur des détails, ce qui démontre leur indépendance, mais convergent sur le squelette central : prédicateur galiléen, disciples, conflit avec les autorités, crucifixion sous Pilate, mouvement post-mortem.

4. Cohérence avec le contexte historique vérifié

Les détails contextuels (noms de gouverneurs, pratiques religieuses, topographie, coutumes sociales) collent-ils à ce qu'on sait par ailleurs ? Les Évangiles et les Actes se révèlent remarquablement précis sur le contexte judéen et gréco-romain du I^{er} siècle, précision confirmée par l'archéologie (Pilate, Caïphe, Bethesda, Siloé).

5. Critère de l'embarras

Déjà détaillé en Partie I. Lorsqu'un texte conserve des éléments gênants pour la cause de ses auteurs, l'authenticité est probable.

6. Double attestation

Un événement raconté par plusieurs sources indépendantes, avec des angles différents, est plus probable qu'un événement raconté par une seule. Un grand nombre d'épisodes de la vie de Jésus apparaissent dans plusieurs sources indépendantes : Marc, la source Q (hypothétique mais reconstituée), les sources propres à Matthieu et Luc, l'Évangile de Jean, les lettres de Paul, et les traditions orales sous-jacentes.

7. Dissimilarité

Un enseignement ou un acte qui ne ressemble ni au judaïsme rabbinique de l'époque ni à l'Église primitive ultérieure est probablement authentique, puisque personne n'avait intérêt à l'inventer. De nombreuses paraboles et de nombreux enseignements de Jésus tombent dans cette catégorie.

> **Synthèse : appliqués à Jésus, ces sept critères produisent un score historique exceptionnellement haut pour l'Antiquité. C'est pour cette raison que des historiens agnostiques ou athées comme Bart Ehrman, Geza Vermes, E. P. Sanders ou John Dominic Crossan tiennent son existence pour acquise.**

Le cas Platon, ou le double standard exposé

Voici un argument peu mobilisé, et pourtant redoutable. Platon est universellement accepté dans toutes les universités du monde. On étudie ses *Dialogues*, on les lui attribue, on construit des cathédrales philosophiques sur son œuvre. Mais comment sait-on que Platon a écrit Platon ?

La question mérite qu'on prenne le temps d'y répondre. Les plus anciens manuscrits complets de Platon datent d'environ 895 apr. J.-C. Platon est mort en 348 ou 347 av. J.-C. Cela représente environ 1 250 ans entre l'auteur et nos plus anciennes copies complètes. Pendant tout ce temps : des copistes, des traditions, des attributions transmises de main en main. Aucun autographe, aucune preuve matérielle contemporaine.

Quatre éléments fondent l'attribution :

- **La tradition de l'Académie**, l'école fondée par Platon, qui a transmis ses textes de génération en génération en les lui attribuant.
- **Les citations croisées** : Aristote, son élève direct, cite Platon explicitement et discute ses thèses. Des auteurs ultérieurs (Cicéron, Plutarque, Proclus, Diogène Laërce) le citent également.
- **La cohérence stylistique et philosophique** des textes attribués à Platon, qui forment un ensemble homogène de style, de vocabulaire, de préoccupations.
- **Des fragments papyrologiques plus anciens**, datant des II^{e} et III^{e} siècles apr. J.-C., qui confirment partiellement le texte transmis.

Le fondement de l'acceptation est donc une **chaîne de transmission tenue pour fiable**. Cette démarche est rationnelle, justifiable, et c'est exactement celle que l'on suit pour le Nouveau Testament, à ceci près que les données sont, à chaque étape, beaucoup plus fournies :

- Tradition continue d'attribution : présente, et même plus solide, puisque les Pères de l'Église du II^{e} siècle citent nommément Matthieu, Marc, Luc et Jean.
- Citations croisées : massives. Les Pères apostoliques (Clément, Ignace, Polycarpe), écrivant dès 95 à 120 apr. J.-C., citent déjà les Évangiles et les lettres de Paul.
- Cohérence interne : présente, chaque auteur conservant un style repérable (Luc le lettré, Marc le direct, Jean le théologien, Paul le dialecticien).
- Fragments papyrologiques anciens : le P52 au II^{e} siècle, et plusieurs autres papyri dès la fin du II^{e} siècle. Pour Platon, les plus anciens papyri remontent à environ 500 à 600 ans après sa mort. Pour le Nouveau Testament, des papyri existent à quelques décennies de la rédaction.

> **Conclusion : l'acte de confiance nécessaire pour accepter « Platon a écrit Platon » est plus exigeant que celui requis pour accepter « Matthieu, ou son cercle, a écrit Matthieu ». Tout sceptique éduqué accepte le premier sans réserve, et rejette le second. Voilà précisément le double standard épistémologique.**

Sur la nature de la confiance historique

Un point doit être affirmé clairement, parce que peu de gens osent le formuler dans une discussion : toute connaissance historique repose sur un acte de confiance.

Personne n'a jamais vu César. Personne n'a jamais rencontré Platon. Personne n'a assisté à la bataille de Marathon. Tout ce qu'on sait de l'Antiquité provient de documents, c'est-à-dire d'objets que des gens ont copiés, transmis, attribués. À un moment donné, il faut faire confiance à cette chaîne. Cette confiance peut être rationnelle, fondée sur des probabilités, des indices, des corroborations. Elle reste, en dernière analyse, une confiance.

Le sceptique qui prétend ne rien croire tant que ce n'est pas prouvé à 100 % tient une position intenable. S'il était cohérent, il ne croirait ni à César, ni à Napoléon, ni à la Révolution française, ni même à sa propre arrière-grand-mère, dont il n'a peut-être jamais

vu les papiers d'identité. Or il n'applique pas ce standard partout ; il l'applique sélectivement à Jésus. Cela révèle non pas une méthode, mais un biais.

> **Question à poser : « Quel critère historique permet, selon vous, d'établir qu'une personne a existé dans l'Antiquité ? Énoncez-le, puis appliquons-le à Socrate, à César, à Platon, à Jésus. Voyons qui résiste et qui tombe. »**

Partie III — L'argument des faits minimaux

> **En bref.** Nouvelle pièce maîtresse de cette édition. Plutôt que de défendre l'inspiration des Évangiles, on bâtit uniquement sur les faits que les historiens sceptiques eux-mêmes concèdent, puis on montre qu'aucune explication naturaliste ne rend compte de l'ensemble. C'est la méthode la plus économique et la plus difficile à contrer qui existe sur la résurrection.

La méthode

L'approche des « faits minimaux », développée par Gary Habermas sur la base d'un recensement de plusieurs milliers de publications académiques (synthétisé dans *On the Resurrection*, 2024), repose sur une règle d'or : n'utiliser que des faits admis par la quasi-totalité des spécialistes, *y compris sceptiques, agnostiques et athées*, parce qu'ils sont établis par les critères historiques ordinaires (attestation multiple, précocité, embarras). On ne présuppose ni l'inspiration des textes, ni leur inerrance, ni même leur fiabilité générale. On prend seulement ce que l'adversaire concède déjà.

L'avantage tactique est immense : le contradicteur ne peut pas répondre « la Bible n'est pas fiable », puisque l'argument n'utilise que ce que ses propres autorités académiques reconnaissent.

Les faits concédés

1. **Jésus est mort par crucifixion sous Ponce Pilate.** Attesté par les quatre Évangiles, Paul, Tacite, Josèphe, Mara bar Sérapion et le Talmud. John Dominic Crossan, très critique par ailleurs : ce fait est « aussi sûr que tout fait historique peut l'être ».
2. **Très tôt après sa mort, ses disciples ont vécu des expériences qu'ils ont tenues pour des apparitions du Ressuscité.** Attesté par le credo de 1 Co 15 (deux à cinq ans après les faits), par les récits multiples et indépendants, et concédé par les spécialistes sceptiques : Gerd Lüdemann (athée) écrit qu'« il peut être tenu pour historiquement certain que Pierre et les disciples ont eu des expériences après la mort de Jésus dans lesquelles Jésus leur est apparu comme le Christ ressuscité ». Le débat porte sur la *nature* de ces expériences, pas sur leur réalité.
3. **Ces disciples ont été transformés** au point de proclamer la résurrection à Jérusalem même, sous menace de mort, sans qu'aucune rétractation ne soit jamais rapportée (voir Partie I).
4. **Paul, persécuteur du mouvement, s'est converti** à la suite d'une expérience qu'il a tenue pour une apparition du Ressuscité. Fait attesté par ses propres lettres, incontesté.
5. **Jacques, frère de Jésus, sceptique durant le ministère** (Mc 3,21 ; Jn 7,5 — détails gênants, donc solides), est devenu chef de l'Église de Jérusalem et est mort pour cette foi (Josèphe). Quelque chose l'a fait basculer.
6. **Le tombeau a été trouvé vide.** Fait un peu moins unanime que les précédents, mais admis par une majorité de spécialistes, pour trois raisons : il est attesté par des sources multiples et indépendantes ; les premiers témoins en sont des femmes (critère

de l'embarras : on n'invente pas des témoins juridiquement disqualifiés) ; et la polémique juive ancienne (« les disciples ont volé le corps », Mt 28,13) *présuppose* le tombeau vide — on n'accuse pas de vol de corps si le corps est encore là. Enfin, la proclamation publique à Jérusalem aurait été tuée dans l'œuf par la simple présentation du corps.

Les explications naturalistes à l'épreuve

Toute explication doit rendre compte de **tous** les faits ci-dessus à la fois. Passons en revue les candidates.

« Les disciples ont menti » (fraude)

Réfutée par le martyre sans rétractation (Partie I), par les femmes au tombeau, par la crucifixion elle-même (un messie crucifié est un contre-argument de vente), et abandonnée par la recherche critique depuis le XVIII^{e} siècle. Plus personne ne la défend académiquement.

« Ils ont halluciné » (visions subjectives)

L'hypothèse la plus sérieuse côté sceptique (Lüdemann : visions de deuil). Ses failles : les hallucinations sont des événements privés et individuels — elles n'expliquent ni les apparitions *collectives* (aux Douze, aux cinq cents), ni l'apparition à Paul, *ennemi* du mouvement, qui n'était pas en deuil, ni celle à Jacques, sceptique ; la psychologie du deuil produit le sentiment d'une présence, pas la conviction durable d'une résurrection corporelle — catégorie que le judaïsme réservait à la fin des temps, jamais à un individu au milieu de l'histoire ; et surtout, l'hallucination n'explique pas le tombeau vide : il aurait suffi de montrer le corps.

« C'est une légende tardive »

Réfutée par la datation : le credo de 1 Co 15 fixe la proclamation complète (mort, ensevelissement, résurrection, apparitions à des témoins nommés) à deux-cinq ans des faits, dans la ville même des événements, du vivant des témoins et des adversaires. Les études classiques sur la formation des légendes (A. N. Sherwin-White, historien d'Oxford spécialiste du monde romain) montrent qu'il faut bien plus de deux générations pour qu'une légende évince le noyau factuel. Ici, il n'y a même pas deux *années*.

« Le corps a été déplacé / volé »

N'explique ni les apparitions, ni la transformation des disciples, ni Paul, ni Jacques. Et les autorités, qui avaient tout intérêt à étouffer le mouvement, auraient produit le corps ou les coupables.

« Jésus n'était pas vraiment mort » (évanouissement)

Contredite par tout ce qu'on sait de la crucifixion romaine (l'exécution était le métier des soldats ; Josèphe rapporte qu'un seul de trois crucifiés dépendus vivants sur son intervention a survécu, entre les mains des meilleurs médecins). Un supplicié à l'agonie, se traînant hors d'un tombeau, n'aurait inspiré à personne la conviction qu'il était le Vainqueur de la mort. Hypothèse abandonnée depuis le XIX^{e} siècle, y compris par la critique radicale (D. F. Strauss la jugeait impossible).

Bilan : chaque hypothèse naturaliste explique au mieux un ou deux faits, au prix des autres. L'explication des témoins — « il est ressuscité » — les explique tous d'un coup. Un sceptique peut la refuser par principe philosophique (« les miracles sont impossibles ») ; mais c'est alors un présupposé philosophique qui parle, non l'analyse historique. Et c'est exactement l'objet de la partie suivante.

Partie IV — L'argument philosophique et anthropologique

> **En bref.** Le sceptique se croit neutre, rationnel, sans croyances. Triple erreur : la certitude absolue n'existe nulle part (Hume, Popper, Gadamer) ; tout le monde croit en quelque chose (Eliade, Berger, Wallace) ; et le scepticisme lui-même est un produit social (Marx, Bourdieu, Foucault). Ces trois arguments désarment la posture de surplomb.

La rigueur absolue n'existe pas

Beaucoup de sceptiques estiment leur position « neutre », « scientifique », « rationnelle », par opposition à une foi qui serait irrationnelle. Cette opposition est une illusion philosophique que la pensée contemporaine a démontée depuis longtemps. Aucune connaissance humaine n'atteint la certitude absolue, pas même les sciences dures.

Le problème de l'induction

David Hume a établi au XVIII^{e} siècle que les connaissances scientifiques les mieux corroborées reposent sur l'induction, c'est-à-dire sur l'hypothèse que le futur ressemblera au passé. Cette hypothèse ne peut pas être prouvée logiquement. Elle est indispensable, et elle fonctionne comme une confiance rationnelle plutôt que comme une certitude. Lorsqu'un physicien affirme que la gravitation s'appliquera demain comme aujourd'hui, il ne le prouve pas : il le suppose, avec d'excellentes raisons, mais sans démonstration absolue.

La falsifiabilité

Karl Popper a montré au XX^{e} siècle qu'une théorie scientifique n'est jamais prouvée définitivement ; elle est seulement *non-encore-falsifiée*. La science progresse en réfutant des hypothèses, jamais en les prouvant. Même les théories les plus solides (relativité générale, évolution, mécanique quantique) ne sont pas certaines au sens absolu. Elles sont *hautement corroborées*, ce qui est différent.

Le cercle herméneutique

La philosophie de l'interprétation, avec Gadamer et Ricœur, a montré que toute lecture d'un texte suppose une précompréhension. Personne ne lit un document à partir de zéro ; chacun aborde la lecture avec ses cadres mentaux, ses attentes, ses préjugés. L'exigence de « pure objectivité » est donc impossible. Ce qu'on peut exiger, en revanche, c'est l'honnêteté sur ses présupposés et la volonté de les soumettre à l'épreuve.

> **Conséquence : la rigueur absolue à 100 % n'existe nulle part. Exiger ce standard pour Jésus alors qu'on ne l'exige nulle part ailleurs ne relève pas de la rigueur, mais de la mauvaise foi intellectuelle, c'est-à-dire d'un standard impossible appliqué de manière sélective.**

Tout le monde croit

Voici un argument anthropologique de grande portée, qui désarme l'athée sûr de lui : personne n'est exempt de croyances fondamentales. La différence entre un croyant religieux et un sceptique ne tient pas à la présence ou à l'absence de croyance, mais à la nature de l'objet sur lequel cette croyance se porte.

L'anthropologie religieuse selon Eliade

Mircea Eliade, dans *Le Sacré et le Profane*, a montré que le sacré ne disparaît pas ; il se déplace. Les sociétés modernes dites « sécularisées » ont leurs propres sacralités : le progrès, la nation, le marché, l'art, la science, la liberté individuelle. Ce sont des sacralisations masquées. Un être humain ne peut pas vivre dans un monde totalement désacralisé ; il crée toujours des centres de sens, des axes autour desquels il organise son existence.

La sociologie de la connaissance

Peter Berger et Thomas Luckmann, dans *La Construction sociale de la réalité* (1966), ont démontré que ce qu'une société tient pour vrai ou évident est en grande partie construit socialement. Ce qu'un Occidental contemporain tient pour le « bon sens rationnel » est le produit d'un milieu, d'une éducation, d'une époque. Son scepticisme spontané envers le religieux est aussi culturellement situé que la foi médiévale ; simplement, il ne s'en aperçoit pas, parce qu'il baigne dedans.

La dimension existentielle

L'écrivain David Foster Wallace, dans son discours à Kenyon en 2005, soutenait que tout être humain adore quelque chose ; la seule question pertinente est : quoi ? Si ce n'est pas Dieu, c'est l'argent, ou la beauté, ou le pouvoir, ou l'intelligence, ou la reconnaissance. Chacune de ces idoles, écrivait-il, finit par dévorer celui qui s'y livre. Le théologien Tim Keller a repris cet argument : on ne choisit pas entre croire et ne pas croire ; on choisit entre différents objets de foi ultime.

> *Lorsqu'un contradicteur affirme « moi, je ne crois pas, je raisonne », la réponse adéquate consiste à lui retourner : « Vous croyez aussi. Vous croyez à la suffisance de la raison humaine pour saisir la réalité. Vous croyez à la bonté du progrès scientifique. Vous croyez que la science finira par tout expliquer. Vous croyez que la mort est la fin. Toutes ces positions sont des actes de foi, non des conclusions démontrées. Elles sont respectables, mais elles relèvent de la croyance. »*

La condition initiale détermine la croyance

Cet argument, parfois sous-estimé, possède une puissance considérable. Le développer correctement constitue une arme qu'aucun sceptique superficiel ne peut contrer.

Marx et la conscience socialement déterminée

Marx écrit dans *L'Idéologie allemande* que « ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, mais c'est au contraire leur être social qui détermine leur conscience ». Autrement dit, ce que l'on croit, ce que l'on tient pour vrai ou évident, est largement

déterminé par les conditions matérielles et sociales dans lesquelles on est né. Marx parlait des classes sociales, mais le principe vaut plus largement : **personne ne pense dans le vide**. Chaque position intellectuelle a une *histoire sociale* qui l'a rendue possible.

Bourdieu et l'habitus

Pierre Bourdieu a affiné cette idée avec le concept d'*habitus* : un système de dispositions durables, acquises dans l'enfance et le milieu social, qui structurent les perceptions, les jugements, les évidences. Le goût en musique, en nourriture, les positions politiques, les « intuitions morales », tout cela est largement formé par l'habitus, y compris le scepticisme religieux ou la foi. Un jeune urbain éduqué de 2026 trouve évident de douter de Jésus parce que tout son milieu le trouve évident, et non parce qu'il aurait mené une enquête indépendante.

Foucault et les régimes de vérité

Michel Foucault a radicalisé encore cette approche. Selon lui, chaque époque produit ses propres « régimes de vérité », c'est-à-dire ses critères implicites de ce qui compte comme preuve, comme argument valable, comme évidence. L'époque occidentale contemporaine possède son régime, qui privilégie certains types d'affirmations (mesurables, physiques, répétables) et en disqualifie d'autres. Ce régime n'est pas faux, mais il est historiquement situé. D'autres époques, d'autres cultures ont eu d'autres régimes, tout aussi cohérents en eux-mêmes.

> **Implication décisive : lorsqu'un Occidental contemporain affirme qu'« il est évident que Jésus n'est qu'un mythe » ou qu'« il est évident que les miracles sont impossibles », il n'énonce pas une vérité intemporelle. Il exprime le *régime de vérité* de son milieu et de son époque. Un sociologue sérieux le reconnaît ; un idéologue refuse de le voir.**

La neutralité comme mythe

L'ensemble de ces analyses conduit à un argument à retourner au contradicteur :

> *Il n'existe pas de position neutre. Lorsqu'on affirme évaluer Jésus de façon rationnelle, sans a priori, on se raconte une histoire. On a été élevé dans une société post-chrétienne qui a fait du scepticisme envers le religieux une marque de distinction sociale. Ce scepticisme n'est pas le produit d'une enquête, il est le produit d'un milieu. Reconnaître ses cadres est une chose ; prétendre n'en avoir aucun en est une autre. La naïveté est dans la prétention, pas dans la reconnaissance.*

Cet argument ne signifie nullement que tout se vaut, ou que toutes les croyances sont équivalentes. Certaines positions sont mieux argumentées, mieux corroborées, plus cohérentes que d'autres. Mais **aucune position n'est extérieure à toute situation culturelle et sociale**, et reconnaître ce fait constitue le commencement de l'honnêteté intellectuelle.

On peut alors proposer le compromis raisonnable suivant :

Reconnaissons mutuellement que nous abordons cette question avec des cadres. Reconnaissons que la rigueur absolue n'existe pas. Engageons-nous à appliquer les mêmes critères à tous les sujets, à Jésus comme à Socrate, à Platon comme à Matthieu. Voyons où cela nous mène. Si vous acceptez ce contrat, la discussion peut s'engager. Si vous le refusez, c'est qu'un traitement spécial est exigé pour Jésus, et il ne s'agit alors plus d'un débat mais d'une prédication athée.

Partie V — Objections et réponses

> **En bref.** Cette partie répond aux objections courantes, mais aussi — c'est la nouveauté de cette édition — aux *meilleures* versions des objections, celles qu'un contradicteur informé avancerait. Répondre à l'objection forte plutôt qu'à sa caricature : c'est ce qui rend une position réellement inattaquable.

Les objections courantes

« C'est écrit des décennies plus tard, c'est trop tard »

Réponse : par rapport à quoi ? Biographies d'Alexandre, 400 ans après. De Tibère, 80 à 100 ans. De Platon, manuscrits 1 250 ans plus tard. Les Évangiles sont *plus proches* de leur sujet que la quasi-totalité de l'historiographie antique. Lettres de Paul, 20 à 25 ans après la crucifixion. Credo de 1 Co 15, deux à cinq ans après. L'objection, retournée, devient un argument.

« Le NT a été modifié au fil des siècles »

Réponse : c'est l'inverse qui est démontrable. Avec des milliers de manuscrits grecs, les variantes sont repérables et ont été cartographiées par la critique textuelle (Metzger, Aland). L'écrasante majorité sont des fautes d'orthographe et d'ordre des mots ; aucune variante significative ne modifie un enseignement central. Bart Ehrman lui-même, dans l'appendice de *Misquoting Jesus* co-signé avec Metzger, concède que les convictions essentielles ne sont pas affectées par les variantes. Pour Tacite avec 33 manuscrits, nul ne dit que le texte est irrécupérable. Pour Platon avec 210, non plus.

« Les Évangiles se contredisent »

Réponse : ils présentent des différences, et c'est précisément ce qui démontre leur indépendance. Quatre témoins disant exactement la même chose, mot pour mot, signaleraient une collusion. Des témoins qui convergent sur l'essentiel et divergent sur les détails attestent au contraire des témoignages réels. La méthode juridique et historique le reconnaît. Ajouter les coïncidences non préméditées (Partie I) : non seulement les récits ne se contredisent pas sur le noyau, mais ils s'expliquent mutuellement sans le vouloir.

« C'est une légende qui s'est développée »

Réponse : une légende exige du temps et de l'éloignement. Or les disciples ont prêché la résurrection à Jérusalem, quelques semaines après les faits, dans la ville même. Les adversaires auraient pu produire le corps, présenter des témoins à charge. Ils ne l'ont pas fait. Le credo de 1 Co 15 verrouille la chronologie : la proclamation complète existe à deux-cinq ans des faits. Sherwin-White, historien d'Oxford : la formation légendaire demande plus de deux générations. Ici, deux ans.

« Tacite et Josèphe ne font que répéter ce que les chrétiens disaient »

Réponse : c'est une hypothèse, non un fait. Tacite distingue la rumeur des sources fiables et écrit avec précision (Tibère, Pilate) ; il méprise les chrétiens et n'aurait pas validé leur récit sans appui. Josèphe, dans le passage sur Jacques, utilise « appelé Christ », formule

distanciée qu'un interpolateur chrétien n'aurait jamais introduite. Et l'étude de Schmidt (Oxford, 2025) montre que le Testimonium correspond au style de Josèphe. Enfin, même si un historien romain s'appuyait partiellement sur ce que « les chrétiens disaient », il attesterait encore l'existence d'un mouvement remontant à un fondateur exécuté sous Pilate — dans les archives d'un empire qui gardait la trace de ses exécutions.

« Les apôtres ont inventé la résurrection »

Réponse : pourquoi mourraient-ils en martyrs pour leur propre invention ? Les croyants meurent pour ce qu'ils ont reçu. Les inventeurs savent que c'est faux. Au moins quatre membres du premier cercle sont morts sans se rétracter, et aucune source ne rapporte la rétractation d'aucun d'eux. Ce n'est pas une preuve théologique, mais un argument historique décisif contre la thèse de la fabrication délibérée.

« Des musulmans aussi meurent pour l'islam, cela ne prouve rien »

Réponse : les martyrs contemporains, de toute religion, meurent pour ce qu'ils ont *reçu*, par la foi, à des siècles de distance. Les apôtres étaient les témoins directs présumés. Ils savaient si c'était vrai ou faux. La différence est fondamentale : il ne s'agit pas de mourir pour sa foi, mais de mourir pour son témoignage factuel.

Les meilleures objections — et leurs réponses

Un manuel honnête doit traiter les objections telles que les formulent les contradicteurs les plus compétents, pas seulement leurs versions de comptoir.

« Les Évangiles sont anonymes ; les noms ont été ajoutés au II^{e} siècle »

La version forte de l'objection (Ehrman) : les Évangiles ne nomment pas leur auteur dans le texte, et les titres seraient des attributions tardives.

Réponse en trois temps. D'abord, l'anonymat formel était courant dans l'historiographie antique et n'enlève rien à la valeur du contenu, qui se juge aux critères des Parties I et II. Ensuite, l'attribution est étonnamment stable : aucun manuscrit des quatre Évangiles n'a jamais circulé sous un autre nom, et aucune tradition rivale d'attribution n'existe — fait remarquable, car les attributions inventées produisent typiquement des variantes concurrentes. Si l'Église avait inventé les noms au II^{e} siècle, pourquoi choisir Marc et Luc, personnages secondaires qui n'étaient même pas apôtres, plutôt que Pierre ou André ? On n'invente pas des autorités faibles. Enfin, l'attestation externe est précoce : Papias (vers 125, s'appuyant sur « l'Ancien » de la génération précédente) décrit déjà Marc écrivant d'après la prédication de Pierre, et Matthieu compilant les paroles. Quoi qu'on pense de chaque détail, la charge de la preuve pèse sur celui qui rejette une attribution unanime, précoce et sans rivale.

« Le mouvement mythiciste : Jésus n'a jamais existé » (Carrier)

La version forte : Jésus serait à l'origine une divinité céleste (comme chez Paul), historicisée ensuite par les Évangiles.

Réponse. Premièrement, la position est marginale : Richard Carrier lui-même reconnaît que la quasi-totalité des spécialistes, toutes convictions confondues, tient l'existence de Jésus pour acquise ; Ehrman, agnostique, a écrit un livre entier (*Did Jesus Exist?*, 2012) pour qualifier le mythicisme de pseudo-histoire. Deuxièmement, le pilier de la théorie s'effondre

sur un mot : Paul, notre source la plus ancienne, dit avoir rencontré personnellement « Jacques, le frère du Seigneur » (Ga 1,19) — on n'a pas de frère quand on est un mythe céleste, et Josèphe confirme ce frère de l'extérieur. Troisièmement, Paul cite des données terrestres : né d'une femme, sous la loi (Ga 4,4), de la descendance de David (Rm 1,3), crucifié. Quatrièmement, un messie *crucifié* est exactement ce qu'aucun Juif du I^er^ siècle n'aurait inventé : c'était, selon les mots de Paul, « scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs ». Le mythicisme doit multiplier les hypothèses auxiliaires là où l'historicité explique tout simplement.

« Les apparitions étaient des visions de deuil » (Lüdemann)

Traitée en détail en Partie III : n'explique ni les apparitions collectives, ni Paul (ennemi, pas endeuillé), ni Jacques (sceptique), ni le tombeau vide, ni la catégorie même de « résurrection corporelle » qu'aucun deuil juif n'aurait produite pour un individu avant la fin des temps.

« Les 500 témoins de 1 Co 15 sont invérifiables »

Réponse : l'argument ne repose pas sur notre capacité à interroger ces témoins aujourd'hui, mais sur l'audace de la formule à l'époque. Paul écrit « la plupart sont encore vivants » à une communauté en contact constant avec Jérusalem (voyages, pèlerinages, émissaires) : c'est une invitation à vérifier, émise du vivant des intéressés et des adversaires. La formule est en outre antérieure à Paul (credo reçu). Une invention aurait été suicidaire ; une formule de ce type dans un document daté de 25 ans après les faits est, pour un historien de l'Antiquité, une donnée exceptionnelle.

« Le christianisme a copié les mythes païens de dieux mourants et ressuscitants »

Réponse : cette thèse (école de l'histoire des religions, vulgarisée par des films comme *Zeitgeist*) est abandonnée par la recherche depuis des décennies. Les parallèles allégués (Osiris, Attis, Mithra) s'évaporent à l'examen : sources postérieures au christianisme pour la plupart des détails « ressemblants », divinités liées aux cycles agricoles sans résurrection corporelle dans l'histoire, aucun cas de figure historique récente proclamée ressuscitée par des témoins. Le judaïsme du I^er^ siècle, farouchement monothéiste et hostile aux cultes païens, est le milieu le moins susceptible du monde antique d'emprunter un mythe païen. Les spécialistes du sujet (y compris non chrétiens, comme Jonathan Z. Smith) ont montré que la catégorie même de « dieux mourants et ressuscitants » est une construction moderne défaillante.

« Un historien ne peut pas conclure à un miracle »

La version forte de l'objection, héritée de Hume : une résurrection étant l'événement le plus improbable qui soit, toute explication naturelle, même très improbable, restera toujours préférable.

Réponse en deux temps. D'abord, concéder le point de méthode : c'est exactement la distinction fait/interprétation qui structure ce manuel. L'historien établit les faits minimaux (Partie III) ; le passage à « Dieu l'a ressuscité » est un jugement philosophique. Mais ensuite, montrer que l'argument de Hume est circulaire : il ne fonctionne que si l'on sait *déjà* que les miracles n'arrivent jamais — ce qui est précisément la question posée. La probabilité d'une résurrection dépend de l'existence de Dieu : si Dieu n'existe pas, elle est

nulle ; s'il existe, elle ne l'est pas. Le sceptique qui exclut le miracle a priori n'a pas conclu son enquête, il l'a paramétrée d'avance. L'honnêteté consiste à dire : les faits sont établis, leur meilleure explication dépend de votre philosophie — et votre philosophie est une croyance, elle aussi (Partie IV).

Partie VI — Jésus comparé aux autres fondateurs religieux

> **En bref.** Aucune autre figure fondatrice de l'histoire des religions ne cumule : documentation précoce robuste, revendication personnelle d'identité divine, prédiction de sa propre résurrection et de son retour, premier cercle de témoins morts sans rétractation. Ce constat est factuel, vérifiable figure par figure, et respectueux des traditions concernées.

La question centrale

L'une des questions les plus puissantes qu'on puisse poser dans une discussion sur le christianisme, et l'une des moins explorées, consiste à demander si une autre figure religieuse de l'histoire cumule les quatre critères suivants :

- **Une figure religieuse fondatrice majeure**, qui a laissé une trace religieuse durable.
- **Une documentation historique robuste** : sources multiples, écrits proches, sources non-disciples, idéalement témoins oculaires.
- **Des revendications personnelles radicales** de son vivant : identité divine ou quasi-divine, prédiction de sa propre résurrection, promesse de retour eschatologique, affirmation d'être le chemin exclusif vers Dieu.
- **Un premier cercle de disciples mourant en martyrs** pour ce témoignage factuel, non pour des idées reçues plus tard, mais pour ce qu'ils disaient avoir vu et entendu personnellement.

L'examen, figure par figure, mérite d'être conduit factuellement et sans polémique.

Bouddha (VI^{e}-V^{e} siècle av. J.-C.)

Documentation : faible. Les premiers textes bouddhistes (Canon pali) ont été transmis oralement pendant environ 400 ans avant d'être couchés par écrit vers le I^{er} siècle av. J.-C., au Sri Lanka. Aucune source contemporaine, aucun témoin oculaire dont le témoignage soit parvenu, aucune source extérieure au bouddhisme le mentionnant de son vivant ou dans les siècles qui suivent.

Revendications personnelles : Bouddha refusait explicitement la divinisation. Il s'est présenté comme un homme ayant atteint l'éveil et montrant une voie. Aucune revendication d'identité divine. Aucune promesse de résurrection. Aucune promesse de retour personnel.

Disciples martyrs : aucune tradition comparable de martyrs du premier cercle pour un témoignage factuel.

> **Conclusion : profil catégoriquement différent. Documentation plus faible, revendications non comparables, pas de martyrs du premier cercle.**

Confucius (551–479 av. J.-C.)

Documentation : moyenne. Les *Entretiens* sont une compilation tardive faite par les disciples et les disciples de ses disciples, plusieurs générations après sa mort.

Revendications personnelles : aucune. Confucius se présentait explicitement comme un transmetteur, non un créateur : « Je transmets, je n'invente pas. » Aucune revendication sur sa personne, aucune promesse de retour, aucune promesse de résurrection.

> **Conclusion : profil sans rapport. Sage moral, non figure eschatologique.**

Lao Tseu (VI^{e} siècle av. J.-C., supposé)

Documentation : extrêmement faible. Son existence historique elle-même est sérieusement contestée par les historiens. Le *Tao Te King* qui lui est attribué est probablement une compilation de plusieurs auteurs sur plusieurs siècles. Première biographie, par Sima Qian, 400 ans après sa vie supposée.

Revendications : aucune revendication personnelle. Le taoïsme est une sagesse, non un témoignage sur une personne.

> **Conclusion : hors de la catégorie comparative.**

Zarathoustra (entre 1500 et 600 av. J.-C.)

Documentation : très faible. Sa datation varie d'environ un millénaire entre historiens. Les Gathas (hymnes qui lui sont attribués) sont probablement authentiques en partie, mais le reste de l'Avesta a été compilé bien plus tard. Aucune source extérieure contemporaine.

Revendications : il se présente comme un prophète d'Ahura Mazda, non comme une figure divine personnelle ni comme celui qui reviendrait.

> **Conclusion : documentation trop faible, revendications non comparables.**

Krishna (figure mythique ou historique ?)

Documentation : Krishna est principalement connu par la *Bhagavad Gita* et le *Mahabharata*, épopées mythologico-religieuses dont la rédaction est fort tardive (entre 400 av. J.-C. et 400 apr. J.-C.) et dont le caractère historique du personnage est fortement débattu. La plupart des historiens traitent Krishna comme une figure composite, largement mythologique, dont l'éventuel noyau historique est irrécupérable.

Revendications : dans la *Bhagavad Gita*, Krishna fait effectivement des revendications cosmiques fortes. Mais le cadre est narrativement mythologique, non un témoignage dans un cadre historique vérifiable.

> **Conclusion : revendications similaires sur le contenu, mais documentation historique quasi inexistante. Cadre mythique, non historique.**

Mahomet (570–632 apr. J.-C.)

La comparaison la plus sérieuse à mener, et la plus importante à traiter avec respect et rigueur. Mahomet est une figure historique réelle, massivement importante, autour de laquelle s'organise la vie de près de deux milliards de personnes aujourd'hui.

Documentation

Le *Coran* est considéré comme la révélation reçue par Mahomet, compilée peu après sa mort. Les *hadiths*, récits sur sa vie et ses paroles, reposent sur des chaînes de transmission orales (*isnad*) dont les recueils écrits majeurs, ceux de Bukhari et Muslim, datent du IX^{e} siècle, soit 200 à 250 ans après sa mort. Les biographies (*sîra*), dont celle d'Ibn Ishaq, sont tardives (environ 120 à 150 ans après sa mort) et nous sont parvenues uniquement par des recensions encore plus tardives.

Les sources non musulmanes contemporaines sont rares, principalement quelques mentions dans des chroniques chrétiennes et juives du VII^{e} siècle, souvent polémiques et parfois contradictoires avec la tradition islamique.

Comparaison directe : les Évangiles (35 à 70 ans après la crucifixion) sont plus proches des faits que les recueils de hadiths (200 à 250 ans après la mort de Mahomet). Les lettres de Paul (20 à 25 ans après) sont encore plus proches, et le credo de 1 Co 15 (deux à cinq ans) n'a aucun équivalent. C'est un fait documentaire, non une opinion.

Revendications personnelles

Point essentiel. Mahomet s'est présenté explicitement comme un prophète, un messager, un homme. Le Coran insiste de façon répétée qu'il n'est pas divin, qu'il ne doit pas être adoré, qu'il n'a pas de pouvoir surnaturel propre, à l'exception de la réception de la révélation.

Il n'a pas dit « je suis le chemin, la vérité, la vie ». Il n'a pas promis de ressusciter. Il n'a pas annoncé qu'il reviendrait personnellement à la fin des temps. Il se positionnait dans une lignée prophétique (Abraham, Moïse, Jésus) et se présentait comme le dernier sceau de cette lignée. Cette revendication est forte, mais d'une nature catégoriquement différente.

L'islam attend le retour de Jésus, non celui de Mahomet

Ce point mérite qu'on s'y attarde, car il est factuellement frappant et rarement mis en avant.

Dans l'eschatologie islamique classique, Mahomet est mort et enterré. Sa tombe à Médine est vénérée, mais c'est une tombe. Jésus, en revanche, n'est pas mort selon le Coran (sourate An-Nisa 4,157 : « ils ne l'ont pas tué, ni crucifié »). Allah l'aurait élevé au ciel, où il attend son retour.

À la fin des temps, selon la tradition islamique majoritaire (hadiths authentifiés de Bukhari, Muslim et autres), c'est Jésus, *Isa ibn Maryam*, qui descendra du ciel, non Mahomet. Il descendra à Damas, au minaret d'Isa de la mosquée des Omeyyades, vaincra le faux

messie (*al-Masih ad-Dajjal*), brisera la croix, établira la justice, et régnera environ quarante ans avant de mourir naturellement. Il sera alors enterré dans une tombe réservée à Médine, à côté de celle de Mahomet.

Cela signifie quelque chose de très précis : dans la tradition musulmane elle-même, Mahomet n'a pas fait de revendication de retour personnel eschatologique. Cette position est occupée par Jésus, y compris dans l'islam. Mahomet est le sceau des prophètes ; Jésus est la figure qui revient.

> **Implication : même du point de vue de la tradition islamique, une asymétrie est reconnue dans les revendications eschatologiques personnelles. Jésus coche une case (le retour) que Mahomet ne coche pas, et ce fait est affirmé par l'islam lui-même. Cette observation ne prouve pas la divinité de Jésus, mais établit que sur le critère précis de la revendication de retour, Jésus est unique, y compris dans la théologie musulmane.**

Disciples martyrs

Les compagnons de Mahomet (sahaba) ont effectivement pris des risques et certains sont morts au combat pour l'islam. Une distinction honnête s'impose néanmoins : ils sont morts dans des guerres de conquête, avec des rôles politiques et militaires, et non principalement en tant que témoins refusant de rétracter un témoignage portant sur des faits miraculeux qu'ils auraient vus. La structure du martyre est différente.

> **Conclusion sur Mahomet : documentation moins précoce que pour Jésus (hadiths 200-250 ans après, contre Évangiles 35 à 70 ans après). Revendications personnelles d'une nature catégoriquement différente (prophète humain contre figure eschatologique divine). Asymétrie confirmée par l'islam lui-même : c'est Jésus, non Mahomet, qui revient à la fin des temps selon la tradition musulmane.**

Joseph Smith (1805–1844, mormonisme)

Documentation : très bonne, parce que moderne. Nombreux témoins, documents contemporains, journaux. Le *Livre de Mormon* est attesté par les « Onze témoins » qui ont signé une déclaration affirmant avoir vu les plaques d'or.

Revendications : Joseph Smith a effectivement formulé des revendications personnelles très fortes (visions directes, prophète restaurateur). C'est la figure fondatrice moderne dont le profil est le plus proche, en termes de revendications, de celui de Jésus.

Disciples martyrs : Joseph Smith lui-même a été tué. Mais plusieurs des Onze témoins se sont rétractés ou ont quitté le mouvement par la suite, ce qui affaiblit sérieusement la comparaison avec les apôtres de Jésus, dont aucune rétractation n'est rapportée.

> **Conclusion : documentation excellente, revendications de type prophétique, mais profil des disciples moins stable, plusieurs témoins oculaires présumés s'étant rétractés.**

Baha'u'llah (1817–1892) et Mani (III^{e} siècle)

Les deux ont formulé des revendications prophétiques personnelles fortes et sont bien documentés (Baha'u'llah particulièrement, étant moderne). Aucun n'a néanmoins le profil spécifique : revendication d'être le chemin, la vérité, la vie ; promesse de résurrection personnelle ; promesse de retour eschatologique ; disciples directs mourant en témoins factuels.

Le constat comparatif

À la question « une autre figure religieuse cumule-t-elle ces quatre critères ? », la réponse factuelle est claire.

> **Aucune autre figure religieuse de l'histoire ne cumule exactement ces quatre critères au même niveau que Jésus.**

Ce constat se décompose en trois observations factuelles.

Sur le type de revendications, seul Jésus présente cette combinaison exacte : identité divine personnelle, chemin exclusif vers Dieu, prédiction de sa propre résurrection, promesse de retour personnel à la fin des temps. La plupart des autres fondateurs se sont présentés comme enseignants, sages, ou prophètes humains transmettant un message. Krishna constitue la seule comparaison possible sur le contenu, mais dans un cadre mythologique.

Sur la documentation précoce, Jésus se situe dans le peloton de tête de toutes les figures religieuses anciennes : sources non-disciples dans les cent ans qui suivent, documents internes dans les 25 à 70 ans, credo à deux-cinq ans, masse manuscrite sans équivalent. Aucune autre figure religieuse antique n'a ce niveau de documentation précoce avec des sources extérieures hostiles.

Sur le martyre du premier cercle, le cas des apôtres est historiquement particulier. Il ne s'agit pas de croyants de seconde génération mourant pour une foi reçue, mais de témoins présumés directs mourant pour leur témoignage factuel, sans qu'aucune rétractation ne soit rapportée. Le cas mormon en constitue l'analogue moderne le plus proche, mais affaibli par des rétractations significatives.

Ce que ce constat prouve, et ce qu'il ne prouve pas

Ce qu'il ne prouve pas : ce constat n'est pas une preuve théologique de la divinité de Jésus. Un sceptique peut toujours objecter : « Le profil documentaire est unique, mais cela prouve seulement que les disciples étaient sincères, non qu'ils avaient raison. Des gens peuvent être collectivement convaincus d'une expérience qui n'a pas eu lieu comme ils le pensaient. » L'objection est légitime et doit être reconnue.

Ce qu'il prouve : le cas Jésus est un cas singulier dans l'histoire des religions, sur le plan purement historique et documentaire. Il n'a pas d'équivalent. Ranger Jésus dans la catégorie « encore un fondateur religieux parmi d'autres » ne relève pas d'une histoire rigoureuse, mais d'une généralisation qui ne résiste pas à l'examen comparatif.

La comparaison en tableau

Figure	Doc. précoce	Identité divine	Résurrection / retour	Martyrs du 1er cercle
Jésus	**oui, 2 à 70 ans**	**oui, explicite**	**oui, les deux**	**oui, sans rétractation**
Bouddha	non, 400 ans	non, refus explicite	non, ni l'un ni l'autre	non
Confucius	partielle, tardive	non, « je transmets »	non	non
Zarathoustra	non, très faible	non, prophète	non	non
Krishna	non, mythologique	partielle, dans le mythe	partielle, mythe	non
Mahomet	partielle, 200-250 ans	non, refus explicite	non, c'est Jésus qui revient dans l'islam	partielle, guerres de conquête
Joseph Smith	oui, moderne	partielle, prophète	non	non, rétractations

Phrase de défi pour le débat

> **« Citez-moi une seule autre figure religieuse fondatrice de l'histoire qui coche les quatre cases suivantes : documentation précoce robuste ; revendication personnelle d'identité divine de son vivant ; prédiction de sa propre résurrection et de son retour ; disciples du premier cercle morts en martyrs pour ce témoignage factuel, sans rétractation majeure. La recherche est sincère, et un exemple suffirait. »**

Aucun exemple ne pourra être fourni, non par incompétence du contradicteur, mais parce qu'il n'en existe pas. C'est un fait comparatif, non un argument rhétorique.

Pour conclure cette partie

Cette comparaison ne vise pas à disqualifier Bouddha, Confucius, Mahomet ou les autres. Ce sont des figures importantes qui ont façonné des civilisations entières. Elles n'ont simplement pas le même profil documentaire ni le même type de revendications que Jésus. Cette observation est factuelle, non un jugement de valeur sur les religions concernées.

Dans une discussion, ce constat permet d'affirmer en toute honnêteté intellectuelle que Jésus n'est pas *un* fondateur religieux parmi d'autres, mais un cas singulier dans l'histoire des religions, sur le plan purement historique et documentaire. L'interprétation de cette singularité (miracle, légende réussie, génie collectif des disciples) reste ouverte ; la singularité factuelle, elle, est incontestable.

Partie VII — Fiches synthétiques

Format compact pour la mémorisation et la révision rapide.

Sources non chrétiennes sur Jésus

Source	Date	Solidité	Apport
Tacite Annales 15.44	vers 116	très forte	Historien romain hostile. Confirme : Christus exécuté sous Tibère par Ponce Pilate. Consensus : authentique.
Josèphe Antiquités 20.9.1	vers 93-94	très forte	Historien juif. Mentionne « Jacques, frère de Jésus appelé Christ ». Consensus quasi unanime.
Josèphe Testimonium Flavianum, Ant. 18.3.3	vers 93-94	forte	Partiellement retouché. Consensus : noyau authentique (maître, crucifié sous Pilate). Renforcé par l'analyse stylométrique de T. C. Schmidt (Oxford, 2025).
Pline le Jeune Lettre 10.96 à Trajan	vers 112	forte	Gouverneur romain. Chrétiens qui « chantent un hymne au Christ comme à un dieu ». Atteste l'organisation chrétienne précoce.
Suétone Vie de Claude 25.4	vers 121	moyenne	Troubles à Rome « à l'instigation de Chrestus » sous Claude (années 40). Circulation précoce du Christ.
Mara bar Sérapion	fin I^{er} ou II^{e} s.	moyenne	Philosophe stoïcien syrien. « Le roi sage » des Juifs mis à mort. Source non chrétienne indépendante.
Talmud babylonien (Sanhédrin 43a)	traditions anciennes	modeste	Source juive hostile. « Yeshu » exécuté à la veille de la Pâque. Ne nie jamais l'existence.

Comparaison documentaire

Ouvrage	Rédaction	Plus anc. copie	Nbre mss
Nouveau Testament	**50 à 100 apr. J.-C.**	**quelques décennies (P52, Jean, II^{e} s.)**	**≈ 5 700 grecs, plus de 15 000 autres langues**
Iliade (Homère)	vers 750 av. J.-C.	environ 400 ans	environ 1 800-1 900
Dialogues (Platon)	vers 400 av. J.-C.	environ 1 250 ans (complets)	environ 210 principaux
Annales (Tacite)	vers 100 apr. J.-C.	environ 750 ans	environ 33
Guerre des Gaules (César)	vers 50 av. J.-C.	environ 900 ans	environ 10 principaux

Guerre du Péloponnèse (Thucydide)	vers 400 av. J.-C.	environ 1 300 ans (complets)	environ 8 principaux

> **Phrase de pivotement : « Les standards appliqués au Nouveau Testament, s'ils étaient appliqués à Platon ou à César, conduiraient à douter qu'ils aient existé. »**

La chronologie à mémoriser

Date approx.	Événement / document	Écart avec les faits
30 (ou 33)	Crucifixion sous Ponce Pilate	—
30-35	**Formation du credo de 1 Co 15 (mort, ensevelissement, résurrection, apparitions)**	**2 à 5 ans**
31-36	Conversion de Paul	1 à 6 ans
50-60	Lettres incontestées de Paul	20 à 30 ans
65-100	Rédaction des quatre Évangiles	35 à 70 ans
93-116	Josèphe, puis Pline, Tacite, Suétone	60 à 90 ans
II^{e} siècle	P52, plus ancien fragment conservé	quelques décennies après rédaction

Les sept critères de l'historiographie

À mémoriser dans l'ordre, et à passer en revue face à toute objection sceptique.

- **Multiplicité des sources indépendantes** : pour Jésus, cinq à sept sources non chrétiennes plus vingt-sept documents chrétiens d'au moins huit auteurs.
- **Proximité temporelle** : Jésus, 2 à 70 ans ; Alexandre, 400 ans ; Platon, manuscrits 1 250 ans plus tard.
- **Cohérence interne** : convergence sur le squelette (prédicateur galiléen, crucifixion sous Pilate, mouvement post-mortem), divergences sur les détails attestant l'indépendance des sources.
- **Cohérence contextuelle** : précision des détails (Pilate, Caïphe, toponymes, coutumes) confirmés par l'archéologie.
- **Critère de l'embarras** : baptême, crucifixion, femmes témoins, apôtres lâches, paroles théologiquement gênantes.
- **Double attestation** : épisodes présents dans plusieurs sources indépendantes (Marc, Q, matériel propre à Mt et Lc, Jean, Paul).
- **Dissimilarité** : éléments qui ne ressemblent ni au judaïsme rabbinique ni à l'Église primitive, et qui constituent autant d'indices d'authenticité.

L'argument épistémologique universel

À déployer face à toute exigence d'un standard impossible.

> **« Quel critère prouve, selon vous, qu'une personne a existé dans l'Antiquité ? Énoncez-le, puis appliquons-le à Socrate, à César, à Platon, à Jésus. Voyons qui résiste et qui tombe. »**

Les réponses possibles et leurs réfutations :

- **« Des écrits par lui-même »** : Socrate disparaît. Jésus disparaît. Mais aussi Bouddha, Confucius, Pythagore. Reconnaît-on alors qu'aucune de ces figures n'a existé ?
- **« Des sources contemporaines »** : Alexandre tombe (biographies 400 ans après). Jules César tient à dix manuscrits tardifs. Jésus tient mieux : sources non chrétiennes dans les cent ans qui suivent, credo à deux-cinq ans.
- **« Des preuves archéologiques »** : Platon tombe (aucune preuve archéologique directe). Aristote tombe. Pourtant, leur existence est universellement acceptée.
- **« Un consensus scientifique »** : il existe pour Jésus. Consensus écrasant des historiens, y compris non chrétiens (Ehrman, Vermes, Sanders, Crossan).

Les faits minimaux (à réciter dans l'ordre)

- **1. Mort par crucifixion** — attesté par tous, chrétiens et non chrétiens.
- **2. Expériences d'apparitions chez les disciples** — concédé par Lüdemann (athée) lui-même.
- **3. Transformation et proclamation immédiate à Jérusalem** — sans rétractation rapportée.
- **4. Conversion de Paul, l'ennemi** — attesté par ses propres lettres.
- **5. Conversion de Jacques, le sceptique** — mort attestée par Josèphe.
- **6. Tombeau vide** — femmes témoins (embarras), présupposé par la polémique juive (« corps volé »).

> **« Chaque hypothèse naturaliste explique un fait ou deux en sacrifiant les autres. Donnez-moi une explication qui les couvre tous. »**

L'argument philosophique : la rigueur absolue est un mythe

- **Hume** : aucune connaissance inductive n'est prouvée ; elle est supposée avec de bonnes raisons. Toute science repose sur une confiance rationnelle.
- **Popper** : aucune théorie scientifique n'est jamais prouvée, seulement non-encore-falsifiée. La science avance par réfutation, non par preuve.
- **Gadamer et Ricœur** : toute lecture suppose une précompréhension. La pure objectivité est impossible, et seule l'honnêteté sur ses présupposés peut être attendue.

> *« Exiger pour Jésus une certitude à 100 % alors qu'on ne l'exige nulle part ailleurs ne relève pas de la rigueur, mais d'un double standard. »*

L'argument anthropologique : tout le monde croit

- **Eliade** : le sacré ne disparaît jamais, il se déplace. Les sociétés sécularisées ont leurs propres sacralités (progrès, marché, nation, science).
- **Berger et Luckmann** : ce qu'une société tient pour évident est socialement construit. Le scepticisme contemporain est aussi culturellement situé que la foi médiévale.
- **Wallace et Keller** : tout le monde adore quelque chose. La seule question est : quoi ? Si ce n'est pas Dieu, c'est l'argent, le pouvoir, la reconnaissance, la raison humaine elle-même.

> *« Vous croyez aussi. Vous croyez à la suffisance de la raison humaine. Vous croyez que la mort est la fin. Vous croyez à la bonté du progrès. Toutes ces positions sont des actes de foi, non des conclusions démontrées. »*

L'argument sociologique : la condition initiale

- **Marx** : « Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, mais leur être social qui détermine leur conscience. » Ce qui semble évident est largement formé par le milieu.
- **Bourdieu** : l'habitus, système de dispositions durables acquises dans l'enfance, structure les jugements, les goûts, les évidences, y compris le scepticisme religieux.
- **Foucault** : chaque époque a son régime de vérité. L'époque occidentale contemporaine en a un, qui privilégie certains types d'affirmations et en disqualifie d'autres. Ni faux ni vrai en soi : situé.

> *« Le scepticisme envers Jésus n'est pas le produit d'une enquête libre. Il est le produit d'un milieu, d'une éducation, d'une époque. Reconnaître ses cadres est une chose ; prétendre n'en avoir aucun, une autre. »*

Critère de l'embarras

Détails qu'aucun faussaire rationnel n'aurait inventés.

- Jésus baptisé par Jean-Baptiste, soumission apparente.
- Mort par crucifixion, honte absolue dans le monde romain, malédiction dans la loi juive.
- Premiers témoins de la résurrection : des femmes, témoignage juridiquement disqualifié.
- Apôtres lents, lâches, reniant leur maître (Pierre reniant trois fois).
- « Pourquoi m'appelles-tu bon ? » (Mc 10,18), embarras christologique.
- « Personne ne connaît le jour, pas même le Fils » (Mc 13,32), embarras christologique.
- Agonie à Gethsémani, « que cette coupe s'éloigne de moi », image non héroïque.
- La famille de Jésus le prend pour fou (Mc 3,21).

Le témoignage encodé (les trois arguments récents)

- **Noms palestiniens** (Bauckham / Tal Ilan) : la fréquence des prénoms dans les Évangiles correspond à celle de la Palestine du I^{er} siècle, surnoms de désambiguïsation

compris. Impossible à reproduire de loin, après 70, sans statistiques. Les apocryphes tardifs échouent à ce test.

- **Coïncidences non préméditées** (McGrew) : Hérode et ses serviteurs / Jeanne femme de l'intendant (Mt 14,2 + Lc 8,3) ; pourquoi Philippe / Philippe de Bethsaïde (Jn 6,5 + Lc 9,10 + Jn 1,44) ; herbe verte / Pâque au printemps (Mc 6,39 + Jn 6,4).
- **Archéologie** : pierre de Pilate (1961), ossuaire de Caïphe, piscine de Bethesda (Jn 5), piscine de Siloé (Jn 9), synagogue de Magdala.

Citations à mémoriser

Bart D. Ehrman, historien agnostique, critique du christianisme (*Did Jesus Exist?*, 2012) :

> *« Jésus existait bien, et ceux qui le nient ne représentent pas l'opinion des spécialistes. »*

E. P. Sanders, l'un des plus grands spécialistes du Jésus historique (*The Historical Figure of Jesus*, 1993) :

> *« Que Jésus ait existé, qu'il ait été crucifié sous Ponce Pilate, et que ses disciples aient ensuite formé un mouvement durable, voilà des faits qui sont pratiquement au-delà de toute contestation. »*

Gerd Lüdemann, spécialiste athée du Nouveau Testament, à mobiliser sur les apparitions :

> *« Il peut être tenu pour historiquement certain que Pierre et les disciples ont eu, après la mort de Jésus, des expériences dans lesquelles Jésus leur est apparu comme le Christ ressuscité. »*

Will Durant, historien laïc (*César et le Christ*) :

> *« Qu'une poignée d'hommes simples ait pu, en une génération, inventer un personnage aussi puissant et attrayant, aussi élevé dans son éthique et si inspirant dans sa vision de la fraternité humaine, serait un miracle bien plus incroyable que ceux rapportés dans les Évangiles. »*

F. F. Bruce, historien classique :

> *« Les preuves du Nouveau Testament sont beaucoup plus abondantes que pour de nombreux écrits d'auteurs classiques dont personne n'oserait douter de l'authenticité. »*

Karl Marx, à mobiliser pour désarmer un sceptique se croyant neutre :

> *« Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être, mais c'est au contraire leur être social qui détermine leur conscience. »*

David Foster Wallace, discours de Kenyon, 2005 :

> *« Il n'y a pas, dans la vie quotidienne des adultes, de vraie chose comme l'athéisme. Il n'y a pas de chose comme ne pas adorer. Chacun adore. Le seul choix qu'on a, c'est quoi adorer. »*

Les dix piliers à retenir

Si la mémoire ne devait conserver que dix éléments avant un débat :

- **La distinction fondamentale** : fait historique contre interprétation théologique. Cette ligne doit être tenue à tout prix.
- **Le double standard** : mêmes critères pour Jésus, Socrate, César, Platon. Jésus en sort gagnant.
- **Les sources non chrétiennes** : cinq à sept sources dans les cent ans qui suivent, de cultures et d'angles différents, majoritairement hostiles.
- **Le credo de 1 Co 15** : la proclamation complète à deux-cinq ans des faits, datée ainsi même par les spécialistes athées. La légende n'a jamais eu le temps de naître.
- **La question épistémologique** : « qu'est-ce qui prouve l'existence ? ». La retourner. Forcer le contradicteur à énoncer son critère.
- **Le mythe de la rigueur absolue** : Hume, Popper. La certitude à 100 % n'existe nulle part. L'exiger uniquement pour Jésus est un biais.
- **Les marques du témoignage** : embarras, noms palestiniens, coïncidences non préméditées, archéologie. Des empreintes impossibles à contrefaire.
- **Les faits minimaux** : bâtir uniquement sur ce que les sceptiques concèdent, puis exiger une explication qui couvre tout.
- **Tout le monde croit, personne ne pense dans le vide** : Eliade, Wallace ; Marx, Bourdieu, Foucault. Le scepticisme est une croyance située socialement.
- **La singularité comparative** : aucune autre figure religieuse ne cumule les quatre critères. L'islam lui-même attend le retour de Jésus, non celui de Mahomet.

Dans une discussion, on ne gagne pas en écrasant. On gagne en obligeant le contradicteur à reconnaître les faits qu'il prétendait ignorer, et à appliquer les mêmes règles à tous les sujets. La méthode, la cohérence, l'honnêteté : c'est sur ce terrain que la position défendue ici devient inattaquable.

La position est triple : historiquement solide, philosophiquement cohérente, intellectuellement honnête sur ses propres limites. Peu de positions cumulent ces trois qualités. Elle peut être tenue avec assurance.

Repères bibliographiques de cette édition

R. Bauckham, *Jesus and the Eyewitnesses*, 2e éd., Eerdmans, 2017 · T. C. Schmidt, *Josephus and Jesus*, Oxford University Press, 2025 (accès libre) · S. McDowell, *The Fate of the Apostles*, Routledge, 2015 · G. Habermas, *On the Resurrection*, vol. 1, B&H Academic, 2024 · L. McGrew, *Hidden in Plain View*, DeWard,

2017 · L. van de Weghe, « Name Recall in the Synoptic Gospels », *New Testament Studies* 69, 2023 · B. Ehrman, *Did Jesus Exist?*, HarperOne, 2012 · E. P. Sanders, *The Historical Figure of Jesus*, Penguin, 1993 · G. Lüdemann, *What Really Happened to Jesus*, WJK, 1995 · B. Metzger & B. Ehrman, *The Text of the New Testament*, 4e éd., Oxford, 2005 · A. N. Sherwin-White, *Roman Society and Roman Law in the New Testament*, Oxford, 1963 · Tal Ilan, *Lexicon of Jewish Names in Late Antiquity*, Mohr Siebeck, 2002.